

Le Monde

Février 2017 – Brigitte Salino - pour le spectacle Un amour impossible

Du roman à la scène, un amour possible

A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Célie Pauthe met en scène la relation paroxystique entre Christine Angot et sa mère.

Paru en août 2015, *Un amour impossible* a été publié en poche (J'ai lu) en septembre 2016, avec la « Conférence à New York », un texte dans lequel Christine Angot revient sur le chemin qui l'a conduite au roman. Un long chemin : depuis qu'elle écrit, trente ans, Christine Angot pense à un livre non pas sur sa mère – elle déteste ce « sur » qui, selon elle, surplombe la réalité mais ne la contient pas –, mais un livre qui raconterait la mère, ce que sont l'amour maternel et l'amour pour une mère. Avant d'en arriver là, elle est passée par le père, qui a scellé sa vie par l'inceste, et qui est mort après la parution de *L'Inceste*, justement, en 1999. De la mort de sa mère, âgée de 83 ans, Christine Angot écrit : « *Je ne la supporterai pas.* » Elle écrit aussi : « *Ça m'ennuierait beaucoup de devoir attendre la mort de ma mère pour faire ce livre. Ce serait nul. Ce serait pathétique.* »

Le désir de lui rendre hommage fut donc le plus fort, comme le raconte Christine Angot dans sa conférence prononcée à New York, qui a constitué un socle important dans le travail mené par Célie Pauthe pour faire passer *Un amour impossible* au théâtre. Car il est beaucoup dit, dans ce texte que Christine Angot a lu, un soir de décembre 2016, lors de la création du spectacle au Centre dramatique national de Besançon, dirigé par **Célie Pauthe**, et qu'elle lira de nouveau à Paris, aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, où le spectacle est présenté du 25 février au 26 mars. C'est un spectacle simple, qui ne cherche pas midi à 14 heures, mais restitue le roman, devenu une pièce écrite par Christine Angot et nourrie par les discussions entre l'auteure et la metteuse en scène.

Une admiration folle

Au départ, Célie Pauthe voulait se concentrer sur la fin du roman, qui réunit la mère et la fille dans un restaurant parisien où les mots viennent enfin, après des années de luttes sourdes ou violentes, et de silences tout aussi lourds. Evidemment, la question qui retient l'attention, c'est celle qui traverse les débats « sur » l'inceste : pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi n'as-tu rien fait, toi qui savais ? Mais cette question, peu à peu, s'efface devant celle qui est essentielle pour Christine Angot : comment ? Comment elle, jeune fille née de l'amour entre une mère juive pauvre et un père bourgeois antisémite, et élevée par sa mère seule, le père n'ayant pas voulu d'une femme indigne de son rang, a-t-elle été l'objet de l'inceste ? Pour cette raison même. La raison sociale, qui a fait qu'un homme s'est donné tous les droits, au nom d'une supériorité dont il ne doutait pas.

Christine, sur scène, c'est Maria de Medeiros, que l'on voit trop peu en France

Prendre la fille comme objet de l'inceste, c'était en sorte une manière définitive de sceller une guerre sociale, dit Christine Angot, qui donne ainsi une explication à l'inceste, sans pour autant fournir plus d'explication. Mais il y eut de l'amour, entre la mère et le père. Mais il y eut un amour grand comme l'enfance, entre la mère et la fille, à Châteauroux, puis à Reims, avant la première rencontre entre le père et la fille. Et il y eut de l'admiration, une admiration folle de la fille pour le père quand elle le connut et découvrit un monde de culture et d'aisance qu'elle ignorait. Ainsi, il y eut une vie, celle de la mère et de la fille, indissociablement liées jusqu'à l'arrivée du père. Puis il y eut deux vies, celle de la mère et celle de la fille, liées par un amour impossible. Et un long, si long chemin pour reconquérir cet amour.

Christine Angot voulait que ce chemin soit visible dans la pièce. Avec raison : comment comprendre, sinon ?

Elle a donc écrit des scènes qui suivent, comme de petits cailloux, l'histoire de la mère et de la fille, Christine, dans le roman. Christine, sur scène, c'est Maria de Medeiros, que l'on voit trop peu en France. Elle a en elle tous les âges de la vie, comme elle dit (pas la vieillesse, tout de même !), et elle sait aller les chercher pour sautiller comme une enfant à la voix haute, pour crier comme une adolescente en pleurs qui ne peut pas dire ce qui lui est arrivé, mais voudrait que sa mère le comprenne, pour parler comme une femme déchirée, devenue mère, qui n'arrive plus à voir sa propre mère, puis comme un écrivain adulte, décidé à poser les mots qui libéreront.

Justesse décalée

Face à elle, brune, il y a Bulle Ogier, blonde. Non pas le jour et la nuit, mais un jour et une nuit. Portée et accablée, ou accablée et portée, par le souvenir de l'amour pour le père de sa fille. Dévastée par l'inceste qu'elle sait, mais qu'elle ne peut pas nommer ni combattre, sinon par la maladie, quand il lui est dit par un ami de la famille. Déséquilibrée par cet « entre » qui désormais la lie à sa fille. Patiente et attentive. Complexe. Bulle Ogier joue cette femme par petites touches : elle a vécu, elle aussi, un « trop » qu'elle ne peut effacer, mais qu'elle voudrait tenir à distance. Là encore, c'est comme l'amour pour sa fille : impossible. Et Bulle Ogier le rend avec cette belle justesse décalée qui n'appartient qu'à elle.

Quelques éléments de décor, quelques images filmées pour certains passages : Célie Pauthe n'en rajoute pas.

Elle est même un peu contenue, comme sur la défensive. C'est en tout cas le sentiment que donnait le spectacle, quand nous l'avons vu à Besançon, à la création. A Paris, il a un mois pour se délier. Un temps à l'image, théâtrale, de celui qu'il a fallu à la mère et à la fille pour se retrouver. Ou se trouver.